

## FNC — la vidéo L'art vidéo à bout de souffle?

Marie-Claude Jacques

Numéro 33, printemps 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22124ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jacques, M.-C. (1987). Compte rendu de [FNC — la vidéo : l'art vidéo à bout de souffle?] *24 images*, (33), 21–22.

# FNC: LA VIDÉO

Marie-Claude Jacques

## L'art vidéo à bout de souffle?

**O**n a tendance à oublier que la vidéo partage avec le cinéma la programmation du Festival du Nouveau Cinéma et de la Vidéo. C'est pourtant une occasion unique pour les mordus de l'image électronique de se mettre à jour avec la production récente en art vidéo (et en vidéo documentaire) qui provenait cette année notamment de la Belgique, du Japon, de France, des

États-Unis, du Canada et de plusieurs autres pays.

Ces bandes, quasi inaccessibles en temps normal, sont probablement le lieu le plus propice à l'expérimentation et à l'éclatement des frontières établies.

Autrefois plus hermétique pour les profanes, la vidéo veut maintenant toucher

un public plus vaste. Elle souffre d'exhibitionnisme aigu et cherche à attirer les regards. Malheureusement, cela ne la rend pas nécessairement plus populaire auprès des spectateurs. Bien sûr, il y avait un public à presque tous les visionnements au Cinéma Parallèle, mais, d'une année à l'autre, on a l'impression que les intéressés sont toujours les mêmes. Évidemment la presse n'aide pas

*I Do'nt Know What I Am Like*, de Bill Viola

Photo: Kira Perov



en boudant la vidéo et en lui préférant le plus prestigieux et séduisant cinéma ou le plus accessible vidéo-clip. Résultat: le public n'a toujours pas les outils qu'il lui faut pour aborder et comprendre cet art.

## INITIATION

En matière d'initiation à l'art vidéo les organisateurs du Festival auraient dû publiciser davantage la bande de Stefan Decostere et de Chris Dercon, *Il y a une cassette vidéo dans la soupe* qui aide le spectateur à mieux se situer par rapport à l'art vidéo et qui en donne une idée globale. C'est un documentaire intelligent et agréable à regarder qui retrace de façon artistique l'histoire de la vidéo. Les réalisateurs essaient d'éviter une approche didactique grâce à des interviews avec les vidéastes importants depuis les débuts de l'art vidéo (à Wuppertal en Allemagne en 1963). Ceux-ci posent un regard critique sur l'aventure de cet art et leurs témoignages sont entrecoupés de segments d'œuvres importantes qui ont fait avancer la pratique vidéo.

Cette bande aurait dû être un pré-requis au visionnement des autres bandes du programme pour tous les intéressés qui auraient sûrement appris quelque chose de nouveau par rapport à cet art difficilement saisissable.

## DANSE

Parmi toutes les bandes, une sélection concernant la danse a été présentée au Festival. Une des plus intéressantes est la bande *Danse et Caméra* dans laquelle le réalisateur Stefan Decostere s'est intéressé à l'adaptation de chorégraphies pour la télévision et le cinéma. Par l'entremise d'interviews avec différents chorégraphes et réalisateurs, il nous livre les difficultés de ce genre d'adaptation, c'est-à-dire de donner à la danse l'essence qui en émanerait lors d'un spectacle *in situ* tout en laissant au réalisateur la possibilité de créer avec sa caméra. Dans ce type de mariage, il est important de ne pas donner trop d'importance à un art plutôt qu'à l'autre, puisque c'est la combinaison des deux qui fera que l'œuvre sera réussie.

Mentionnons aussi la bande *Répétitions* de la vidéaste belge Marie-Andrée qui retrace le travail de la talentueuse chorégraphe Anne Teresa Keersmaker et de sa troupe *Rosas* que nous avons eu l'occasion de voir à Montréal en 1985. Il s'agit dans cette bande d'une œuvre qui n'avait pas été exécutée lors du Festival de Danse. La vidéaste s'accommode très bien des répétitions de la chorégraphie

pour les adapter à la vidéo qui en est friande. Même si techniquement la bande n'est pas sans failles, elle parvient à faire passer toute l'énergie et le travail de recherche de *Rosas*.

Quant à la bande gagnante du prix Sony réalisée par Jean-Claude Gallotta, *Un chant presque éteint*, elle met en scène dans le décor urbain de la Gare de l'Est à Paris une chorégraphie mélangeant réalité et fiction. C'est une vidéo tout en subtilité qui va plus loin qu'un simple spectacle. Elle joue dans la discontinuité du temps et de l'espace qui n'aurait pu exister autrement que grâce au montage des images capturées en vidéo.

## LES EFFETS

Les effets spéciaux, les expérimentations sur le médium ont toujours été associés à la pratique vidéo. Seulement l'art vidéo qui est réalisé la plupart du temps avec de petits budgets ne peut se permettre de concurrencer le clip, qui a le portefeuille pour se permettre n'importe quelle fantaisie technique. Il n'est donc pas étonnant de constater en visionnant les bandes du Festival qu'elles n'essaient même plus de nous épater avec des effets que nous avons vus en mieux dans les clips. La seule bande qui tenta de nous en mettre plein la vue faisait partie de la sélection japonaise. Il s'agit de *Mont-Fuji* de Ko Nakajima vidéaste et ingénieur, qui nous montre en quelques minutes une quantité incroyable d'effets spéciaux. Cela nous laisse, les premiers moments de surprise passés, avec une impression de vide qui met mal à l'aise.

## LA BANDE LA PLUS LONGUE

La bande de Bill Viola *I Do not Know What It Is I Am Like* est contraire à la tendance qui veut que les vidéastes influencés par le clip réduisent les durées de leurs bandes à un format plus court. C'est une bande de 90 minutes qui utilise la spécificité vidéo et fait fi des tendances de l'heure. Une fois que le spectateur s'est adapté au rythme lent de la bande, il se laisse emmener par Viola dans un monde méditatif, un «ailleurs» qu'on n'aurait pas pu atteindre en 5 minutes...

## LA VIDÉO QUÉBÉCOISE

Les bandes québécoises étaient très limitées cette année au Festival et on a l'impression que les organisateurs ont peut-être eu des problèmes à faire leur sélection. Il faut dire, il est vrai, que l'engouement pour l'art vidéo est moins fort aujourd'hui chez les jeunes artistes qui semblent désillusionnés quant aux possi-

bilités que leur offre la vidéo puisque la distribution des œuvres est presque inexistante. (Cela s'explique par le refus de la télévision de diffuser la vidéo. Ce refus, c'est presque signer la fin de l'art vidéo.)

Mentionnons tout de même la bande Marc Paradis, *L'incident Jones* qui raconte en trois actes la rencontre entre différents protagonistes. C'est une bande qui a comme ligne narrative une trame sonore chantée. Ce dernier essai de Paradis qui continue son travail sur les relations homosexuelles ne nous touche pas vraiment, sinon par l'impression de jeu qui en découle.

François Girard, qui nous avait déjà impressionnés avec sa bande *Le train*, récidive cette fois avec *Monsieur Léon*, une bande dans laquelle il a essayé, en plus du travail sur la forme, d'intégrer une narration aux tendances poétiques.

Malheureusement le résultat n'est pas aussi évident que celui de ses bandes précédentes, mais on sent chez l'artiste une volonté d'expérimenter des avenues qu'il ne connaissait pas et qui le feront sûrement avancer dans ses prochaines bandes.

D'après ce qu'on a pu voir au Festival, la vidéo, qui a des difficultés à se renouveler, semble aller dans toutes les directions. Contrairement aux années précédente, où l'on pouvait mettre le doigt sur certaines tendances, aujourd'hui il semble que la vidéo se soit essoufflée... Il est donc légitime de se demander «Où va la vidéo?» (\*)...

\* Nous nous référons au numéro Hors Série des *Cahiers du Cinéma: OÙ VA LA VIDÉO?*, publié cet été, dans lequel Jean-Paul Fargier, Dominique Bellour, Michel Chion, Serge Daney, Paul Virilio et plusieurs autres se questionnent sur l'avenir de la vidéo. C'est un numéro à consulter par tout «vidéophile»...